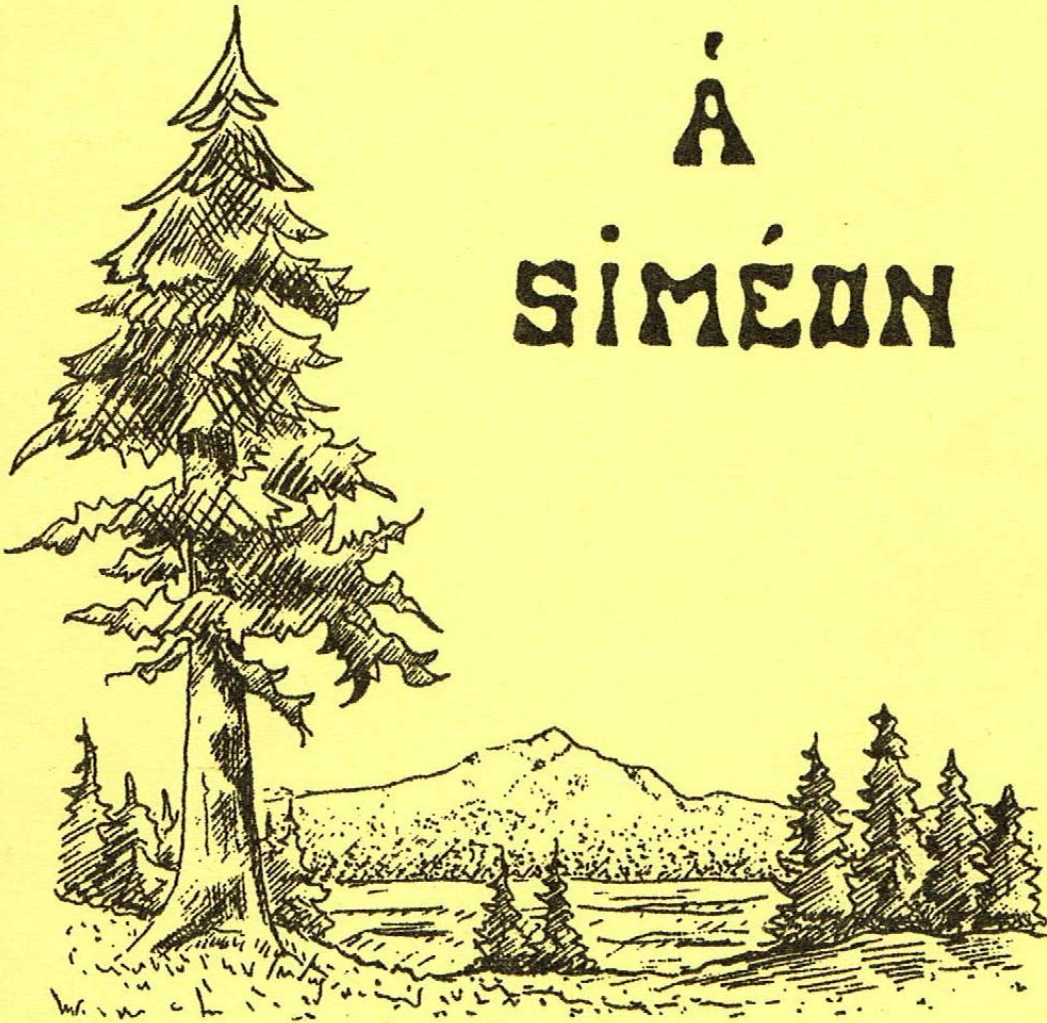


GEORGES BULAY

**LE SAPIN
À
SIMÉON**



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 38

GEORGES GOLAY

LE SAPIN A SIMEON

1957

(Version remaniée de la brochure)

EDITIONS LE PELERIN

1994

Introduction, ou à la recherche de Siméon

Les légendes se meurent. Et plus personne ne sait plus rien sur les rares auteurs qui nous ont laissé quelques écrits en ce domaine.

"A la recherche de Siméon", tel était le titre d'un article paru le 10 mai 1990. Dans la FAVJ. Nous y demandions:

1o Qui était Georges Golay qui écrivit "Le Sapin à Siméon", conte paru dans la FAVJ du 2 octobre 1957 ?

2o Quelqu'un a-t-il encore entendu parler de Siméon Meylan dont il est question dans la légende et pourrait-il nous renseigner sur ce personnage, sa vie et sa famille.

A tout cela une seule réponse nous fut apportée. Encore qu'elle ne révélait rien de ce que nous cherchions.

Juste avions-nous su, avant de passer notre avis de recherche, que l'auteur du conte dont il sera question plus bas, Georges Golay, aurait vécu au Pignat-Dessous et qu'il aurait eu 97 ans en 1990, ce qui fixerait sa naissance en 1893. Quant à une vice-présidence au Pen Club de Suisse romande, cela reste ignoré de tout le monde.

Il est évident que si David des Ordonis eut vécu, il n'aurait eu aucune peine à nous parler de Siméon.

Mais David des Ordon, ce grand conteur combien, le plus grand peut-être, n'est plus. Il a rejoint là-haut, dans ce petit coin de ciel clair, les grands rêveurs d'autrefois qui se plaisent encore à écouter la vieille et belle histoire de leur terre et de ses habitants.

Puisqu'il en est ainsi, que personne ne peut rien nous dire, retournons une fois encore à notre documentation. Consultons en premier Charles-Edouard Rochat qui lui aussi, en son temps, fut une mémoire fidèle du passé de la Vallée. Nous lisons à la page 7 de la petite plaquette éditée à l'occasion du 125^e anniversaire de l'Hôtel du Marchairuz:

"Des couvriers à pied traversaient cependant la montagne, par des sentiers à peine tracés, soit pour joindre Genève et les comptoirs horlogers, soit aussi pour commercer avec le pied du Jura, la région d'Aubonne et de Rolle, et en rapporter des épices ou autres denrées de première nécessité. Ce trafic, qui se comptait en hottées, ne pouvait être ni volumineux ni très lourd. On a conservé le nom de Siméon Meylan, grâce au sapin au pied duquel il avait coutume de se reposer ou même de gîter, ainsi que le surnom de cette intrépide combière, "La Poissonne", qui allait périodiquement vendre les produits de la pêche du côté de Gimel ou de Bière.

Il convient de préciser que les gens de la haute combe commençaient de s'intéresser à ce qui se passait au delà des sapins qui fermaient leur horizon, établissant ainsi des relations intéressées autant qu'intéressantes avec leurs voisins."

Turnons-nous en second vers René Meylan et ouvrons sa monographie sur la Vallée de Joux (1929) à la p. 120.

"Ces pâturages ayant été abergés au XIII^e siècle on est en droit de supposer l'existence dès cette époque d'un sentier qu'utilisèrent longtemps les messagers à pied, portant la hotte, qui établissaient le contact avec les villes des bords du Léman. Les messagers descendaient à la plaine avec leur chargement de fromages, de beurre et de tommes qu'ils écoulèrent sur les marchés de Genève, de Nyon et de Rolle. Au retour, leur hotte ou les paniers de leur mulet contenaient toutes les denrées qui pouvaient faire besoin à la Vallée, surtout les articles d'épicerie. Ces porteurs étaient devenus les auxiliaires indispensables du commerce. Leur souvenir se perpétue encore par un lieu-dit, le "sapin à Siméon", sur la route du Marchairuz à l'endroit où le porteur - Siméon Meylan, un des derniers messagers - après une rude grimpe, avait coutume de déposer sa charge pour reprendre haleine.

Telle était l'époque où se mouvait notre Siméon Meylan. Dans le petit conte qu'il vous sera donné

de lire ci-après, Georges Golay, on ne sait pourquoi, avait affublé son héros du nom de Siméon Benoît.

Nous nous sommes naturellement permis de lui restituer son vrai patronyme qui était Meylan.

Brave vieux Siméon, ton dernier sommeil sous l'arbre qui porta désormais ton nom, fit plus pour ta légende que tes courses innombrables par monts et par vaux, car nul doute qu'ils furent nombreux à arpenter sans arrêt, pour leur petit commerce, les chemins difficiles de nos montagnes.

Suit un texte de Charles Secrétan paru dans le no 8 de la FAVJ de 1931, en février.

"Le philosophe vaudois (Charles Secrétan, 1815-95) a écrit en se reposant de ses grands ouvrages désormais classiques, quelques articles de journaux qui fixaient le souvenir de ses promenades à travers monts et vaux du pays vaudois. Ces articles ont été pieusement réveillés et réunis en un même volume vert et blanc, intitulé: "Paysages Vaudois".

Suit encore un texte de H. Correvon, "Au Marchairuz". Paru le 20. 2. 1908 dans le journal "La Famille".

Et ce sera tout. Amis lecteurs, que vous soyez sous les sapins de notre Vallée, ou sous d'autres arbres qui ne ressembleraient que de très loin au Sapin à Siméon, nous vous souhaitons une bonne lecture.

LE SAPIN A SIMEON

La correction de la route du Marchairuz a fait tomber ce vénérable témoin des temps passés: le sapin à Siméon. C'est le moment de publier la légende se rapportant à ce "messenger" d'autrefois du à la plume de M. Georges Golay, actuellement vice-président du Pen Club de la Suisse Romande.

1

Siméon Meylan, messenger, se lève et se dispose à partir. Il regarde la vieille pendule et voit qu'elle marque deux heures.

- Je crois qu'il faut aller... fait-il en regardant au dehors.

C'est un beau jour de juillet, clair et plein de soleil, et Siméon se réjouit dans son coeur. Il est déjà vieux: septante ans, c'est un bel âge! Il avait dix-huit, à peine, quand il reprit la charge de Jacques Audemans qui était trop vieux et ne pouvait plus monter le Marchairuz. Et maintenant, c'est lui qui est vieux, c'est lui dont les cheveux sont blancs et les jambes tremblantes. C'est aujourd'hui qu'il fait sa dernière course. Désormais c'est son neveu, Ami-Abram Meylan qui le remplacera. Ami est solide et jeune, c'est lui qui fait le service, d'ailleurs, quand le temps est trop mauvais:.

Siméon Meylan est bourgeois du Chenit et natif du Brassus. Il ne connaît que le canton, et encore, pas tout le canton, mais seulement la Vallée et le Plateau, avec ses villes et ses villages, ses vieilles églises et ses auberges. On a confiance en lui, et comme deux fois par semaine il descend à Saint-Georges, et même plus loin, on le charge des commissions les plus diverses, et toujours il s'en acquitte à la perfection.

On connaît Siméon Meylan qui est un honnête homme et un ami. Dans les villages qu'il traverse, on l'invite à prendre un verre, et à manger un morceau de pain et de fromage, qu'il fasse chaud, en juillet, ou qu'en décembre la neige soit si haute qu'elle vienne jusqu'aux genoux. Et toujours on lui fait raconter ses souvenirs, dont il a tant et tant. Ah! c'est qu'il a bien vu des choses, Siméon Meylan. En 1847, il a fait la campagne du Sonderbund; il a chargé contre les Lucernois qui le recevaient en lui jetant des pommes. Il a vu naître et mourir bien des hommes, et lui est resté debout, ferme à son poste. Les années se sont appesanties sur sa tête. Il s'est dit: je me retirerai quand j'aurai septante ans. Il a septante ans dans trois jours, et les gens le savent, mais se gardent de lui faire comprendre qu'ils le savent, car il en aurait bien du chagrin.

- Je crois qu'il me faut partir, répète-t-il.

Il n'y a personne dans l'auberge. Les volets sont clos. Un rayon qui entre par une fissure joue sur les tables de noyer luisant. Siméon Meylan se rend à la cuisine pour prendre ses bagages et pour dire au revoir à Mollens, l'aubergiste et à sa femme. Mollens est occupé à scier du bois dans la cour.

- Je m'en vais, lui fait Siméon, je veux être au Brassus à la nuit.

- Tu as bien le temps, Siméon, il n'est que deux heures.

- Oh! c'est que je ne suis tout de même plus jeune, répondit-il en lui tendant la main. A la prochaine.

Mais Mollens, qui connaît les usages, ne le laisse pas partir sans lui offrir encore un verre, et ils trinquent.

- A ta santé, Siméon.

- A ta santé, Mollens, à celle de ta femme.

Mais la mère Mollens arrive, elle aussi. Elle a des commissions pour la Vallée, où elle connaît du monde.

- Vous donnerez ça à Adèle Meylan, sur le Crêt. C'est de l'étoffe pour une blouse. Elle a déjà mes mesures. L'Adèle est une bonne couturière; il n'y en a pas une à Lausanne qui travaille comme elle. Et puis vous direz à Ami Rochat, l'aubergiste de la Croix-Blanche, qu'il aura son vin la semaine prochaine. Je

le ferai monter par Tribichet, le voiturier de Saint-Georges qui doit aller chercher du bois Derrière-la-Côte.

Siméon, tout en savourant son La Côte, inscrit tout ça dans un petit carnet, car il n'a plus beaucoup de mémoire. Enfin il se lève :

- Salut, Mollens...

- Salut, Siméon!

Il charge sa hotte, et s'en va lentement, sur la grande route.

Au sortir de Saint-Georges, la route monte à droite, puis entre sous bois et ne s'éclaire qu'à la Roche d'Aubonne, parce que là commencent les pâturages et qu'on y a coupé beaucoup de bois. Siméon la connaît bien cette route, comme il connaissait l'autre, l'ancienne, celle qui montait tout droit à travers les rocailles. - Siméon s'arrête parfois et s'essuie le front, car le soleil tape et la poussière brûle les yeux.

Et pourtant, aujourd'hui Siméon se sent tout guilleret et joyeux. Il a moins de peine que les autres fois à monter la Roche d'Aubonne, et son fardeau lui paraît moins lourd qu'à l'ordinaire. Près de la croisée de Saint-Georges il rencontre Belet, le cantonnier, qui est presque aussi vieux que lui. Belet est de Gimel. Dans son jeune âge, il a été en Amérique;

il n'y a pas fait fortune, et il est revenu au pays. Il a le cerveau plein de souvenirs et le gosier en pente. Il garde, cachée dans l'herbe, à l'ombre d'un arbre, une bouteille de petit blanc, et souvent il s'intervrompt pour boire un verre. Quand Siméon passe près de lui, il lui en offre toujours un verre, en lui disant depuis des années ces mêmes paroles:

- Ils n'en ont pas du pareil en Amérique.

Ah! non, par exemple, ils n'en ont pas de pareil. Belet a bien souvent crevé de soif, dans l'immense prairie, alors que seul de son pays, au milieu de trois cents ouvriers, il liait les gerbes de blé sous les ordres d'un chef de travaux qui le houspillait en anglais.

- ... Salut, Siméon, tu prendras bien un verre!

- Avec plaisir, il fait rudement soif.

Belet se verse un verre, qu'il boit le premier, selon l'usage, et offre le second à Siméon. Le vieux messager n'a jamais trouvé au La Côte tant de bouquet et tant de goût. Belet est taciturne aujourd'hui: le voyer est venu et lui a reproché de ne pas sarcler la mauvaise herbe avec assez de conscience.

- Penses-tu, fait Belet pour conclure, un gamin qui vient de Lausanne!

Siméon approuve, naturellement serre la main de Belet et continue son chemin, les yeux fixés à terre, pensif.

Il avance toujours vers la crête de la montagne. Il pensait bientôt le sommet de la côte, et le sapin à l'ombre duquel, depuis des années et des années, il a coutume de se reposer. Il se réjouit d'y arriver, car tout de même la route est bien longue et le soleil bien chaud.

Enfin, vers six heures, il arrive au sapin. Comme à l'ordinaire il pose sa charge et s'assied sur la pierre qui lui sert de banc. Il regarde devant lui et autour de lui le paysage familier qui si souvent l'a réjoui et qui si souvent a reposé ses yeux. C'est, descendant droit devant lui, les pentes boisées du Jura, toutes dorées maintenant sous le soleil incliné. Plus loin, c'est le plateau qu'il vient de quitter, avec ses villages aux maisons rouses groupées autour du temple ou perdues parmi les fumiers et les roses. Et puis ce sont, à perte de vue jusqu'au lac bleu avec des plaques blanches, les prés violets tachés de jaune et de roux et piqués de noir par les massifs de châtaigniers, et, bornant le paysage, les Alpes du Valais, de Vaud et de Savoie, toutes blanches et déchiquetées. Siméon regarde, à sa droite, la Dent du Midi, qui hausse vers le ciel ses sept flèches de neige, symbole éternel des sept vertus

que l'on se plaît à reconnaître à notre peuple: la loyauté, le goût du travail, la fidélité dans le mariage, l'amour de la Patrie, l'économie, la haine de la servitude et le courage dans l'adversité. Siméon connaît bien ce paysage. Il l'a vu dans toutes les saisons: en été, lorsqu'il tremble dans la chaleur du soleil; en automne, lorsqu'il est paré de rouge; au printemps, lorsqu'il semble lavé; en hiver, lorsque la neige donne aux arbres un aspect formidable et farouche. Et, cependant, jamais il ne lui a paru plus beau, plus radieux. Jamais Siméon ne s'est senti plus un morceau du pays qui est le sien, comme la source fraîche, comme le sapin qui lui donne son ombre. Il se prend alors à songer, et dans son âme obscure passent en long cortège les souvenirs de sa vie: son enfance, là-bas, dans la maison du vieux Neylan, son père, qui lui racontait des choses de l'autre siècle - car il avait servi en France et en Hollande - et qui pleurait en parlant de l'Arbre de la Liberté, planté par lui et d'autres, sur la grande place du Brassus; puis, abandonnant sa femme et le petit Siméon qui venait de naître il avait suivi l'Empereur sur toutes les routes de la terre... Et maintenant c'est lui, Siméon, qui raconte ses souvenirs, c'est lui qui répète aux enfants de Devrière-la-Côte et du Brassus l'histoire du Sonderbund et de la campagne du Rhin. Et plus

tard, en septante, il a vu les Bourbakis entrer à la Vallée, tandis que le canon prussien tonnait tout près, aux forts de Joux. Et puis des années ont passé; son fils est mort, écrasé par un sapin dans le Risoud. Sa fille mariée a émigré en Amérique avec son mari et la mère est morte. Un soir il l'a trouvée, dormant de son dernier sommeil près du foyer. Siméon est seul au monde. Il a rempli sa tâche et la porte du Ciel peut s'ouvrir devant lui...

... Tout d'un coup, Siméon Meylan se sent fatigué. Une lassitude étrange descend dans ses membres. Il a envie de dormir. Il tire sa montre. Elle marque six heures et demie.

- Bah! fait-il, j'arriverai au Brassus à la nuit, je peux bien m'étendre un peu.

Il s'étend sur le gazon brûlé et odorant, sous son sapin, le visage tourné vers les montagnes connues. Il entend une voix qui lui dit:

- Tu es fatigué, Siméon, endors-toi!

Et il s'endort là pour ne jamais se réveiller.

III

C'est ainsi que mourut Siméon Meylan, le messager, au soir de sa journée, ayant fini sa tâche.

Bien que l'on ait construit un chemin de fer qui passe par Vallorbe, les gens de la Vallée préfèrent prendre le Marchairuz pour se rendre à la Plaine.

Toujours ils s'arrêtent sous le sapin, qui est bien vieux lui aussi, maintenant, et tout chargé de mousses blanches. Ils l'appellent le Sapin à Siméon, et toujours, en se reposant à son ombre, ils donnent une pensée au vieux messager qui s'est endormi là, et qui repose maintenant dans la Paix du Seigneur.

Georges Golay.